

## GENESE SOCIALE ET FORMATION SOCIOLOGIQUE DU CONCEPT MODERNE DE COMMUNICATION

Perspectives d'une recherche en cours

**Pascal DURAND**

Maître de Conférences

Université de Liège

**Résumé :** Le récent développement du courant généalogique dans le domaine de la recherche en communication peut être perçu aussi bien comme les prémisses d'une autonomisation scientifique que comme indice formel de la croyance sociale, profondément enraciné dans les valeurs intrinsèques de la communication elle-même. La recherche menée ici se veut révélatrice des médiations sociales et symboliques au travers desquelles ces changements s'opèrent et produisent leurs effets. Notre propos est de montrer comment les représentations des transformations communicationnelles ont été mélangées de telle manière qu'"une forme symbolique" a émergé, et dont les penchants structurels ont alimenté les cadres théoriques de la recherche en communication.

Définie au départ par ses seuls terrains d'investigation ou ses objets empiriques (médias, techniques de l'information, interactions sociales, etc.), la « communication » semble aujourd'hui passée non seulement au rang d'une discipline reconnue dans la particularité de ses méthodes et de ses modèles, mais aussi au rang d'une discipline-objet, où le travail théorique tend de plus en plus à devenir son propre enjeu. Cela, suivant une évolution interne à laquelle semble répondre, dans le discours commun, la valorisation de la communication en tant que vertu sociale spécifique. L'un des signes de cette réflexivité — dont Lucien Sfez (1988) a de son côté démonté, au titre du « tautisme »,

les ressorts cachés — réside dans le développement récent, au sein même du champ de la recherche en communication, de tout un courant d'études à dimension *à la fois* historique et méta-théorique, s'attachant à décrire et à expliquer l'émergence de ses principaux cadres conceptuels. Plutôt qu'aux travaux (remarquables) de Pascal Flichy (1991) ou de Pascal Griset (1991), qui ressortissent à l'histoire sociale des médias, on songe ici aux investigations conduites notamment par James W. Carey (1989), Philippe Breton (1992) ou Armand Mattelart (1992, 1994). L'originalité de ces investigations tient à leur point de vue *généalogique* : il ne s'agit plus tant de faire l'histoire des moyens de communication

modernes et de leur inscription dans les pratiques sociales, que d'analyser l'escorte théorique ayant accompagné leur développement (Mattelart) ou de cerner les incidences exercées par celui-ci sur les conceptions contemporaines de la communication et, de là, sur les conceptualisations qui en ont émané (Carey, Breton).

C'est dans cette perspective que la recherche dans laquelle nous sommes engagé entend se maintenir, mais à la faveur — ceci permettant cela — d'un net recentrage historique et d'un nécessaire approfondissement sociologique de l'analyse. Pour importants et stimulants qu'ils soient, les travaux évoqués négligent en effet, pensons-nous, de construire véritablement leur objet. En se focalisant sur l'apport des premiers cybernéticiens, Philippe Breton tend, sans y prendre garde, à accréditer l'idée d'un brusque changement de paradigme, imputable à la détermination d'un groupe restreint d'acteurs. Quant à Armand Mattelart, son point de vue panoramique, balayant trois siècles d'histoire, empêche la prise en compte et *a fortiori* toute objectivation des relais sociaux au travers desquels s'effectue, à telles époques, le « saut » épistémique allant des transformations de l'espace communicationnel aux différents savoirs qu'elles informent.

Dans la ligne et dans l'esprit de notre thèse de doctorat (1994) — la trajectoire intellectuelle de Mallarmé saisie comme analyseur des mutations du champ de produc-

tion-circulation des biens culturels dans la seconde moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle (édition, grande presse, magazines de mode, expositions universelles, marché artistique, etc.), — notre terrain d'investigation couvre la période allant de 1870 à 1920. Soit une époque caractérisée inséparablement par un profond bouleversement du champ médiatique (qu'il s'agisse, entre autres, du passage de la grande presse au régime de l'information (voir Durand 1994) ou de l'apparition à cadence rapide de « nouveaux médias ») et par une intense activité discursive portant, en différents secteurs, sur l'impact social de ces transformations. Période-laboratoire donc, au cours de laquelle — telle est notre hypothèse conductrice — ont commencé de s'agencer, par relance et alimentation réciproques des technologies et des représentations, non seulement certains des cadres de réflexion des théories de la communication qui suivront, mais encore les structures socialement produites et incorporées de ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui la *société de communication*.

La validation et l'exploitation de cette hypothèse impose non seulement (a) une analyse du contenu des représentations en cause, comme élaboration du sens social des innovations techniques (au sens large) mais aussi : (b) une exploration approfondie des *multiples* espaces discursifs au travers desquelles ces représentations se sont forgées ; (c) une détermination des *positions* occupées par ces

espaces au regard du champ où s'opère l'offre technologique (journalistes et philosophes, par exemple, n'ont pas le même degré d'intérêt pratique à l'égard de cette offre), et (d) une objectivation des *relations* entretenues par ces espaces, en tant qu'elles agissent sur la diffusion des représentations concernées. Faute de quoi, le risque serait grand ou bien de postuler une causalité directe (et linéaire) entre les mutations du champ médiatique et les conceptions sociales qui les relaient, ou bien d'en appeler à un *Zeitgeist* amorphe, au sein duquel idées et valeurs se propageraient en vertu d'une mystérieuse capillarité.

Méthodologiquement, cette investigation exige d'abord la constitution d'un vaste corpus de documents, émanant d'au moins quatre grands foyers de production discursive : (a) les lieux de présentation et de mise en représentation des techniques nouvelles, séances de démonstration ou expositions universelles (annonces, affiches, brochures explicatives, etc); (b) les journaux et magazines (comptes rendus, articles de vulgarisation, etc) ; (c) la littérature para- ou méta-scientifique (par exemple Jules Verne, Walt Whitman, Villiers de l'Isle-Adam ou Alfred Jarry); (d) la production lettrée ou savante, dans ses différents secteurs (littérature cultivée, philosophie, sociologie, économie politique, psychologie, etc.). Deux secteurs appellent, sous cet égard, une attention toute particulière. D'un côté, la grande presse, comme « échangeur » entre les représentations (sociales d'un côté, théoriques/critiques

de l'autre). Haut lieu d'élaboration mythologique et instance de vulgarisation du savoir technique à laquelle s'alimentent d'autres discours, le journalisme est aussi bien, par retour, le moyen par lequel ceux-ci sont à mêmes d'agir et de se répandre au-delà de leur propre clôture. De l'autre, parce qu'il s'agit à l'époque d'une discipline en voie d'autonomisation, la sociologie, dont les catégories naissantes — ou plutôt le travail que ses acteurs déploient en direction de catégories qui leur soient propres — sont profondément informées par les débats sociaux touchant aux facteurs d'« anomie » ou, à l'inverse, de « communion » mobilisés par un monde en voie de mass-médiatisation. Tout l'indique en effet : de Guyau à Durkheim, en passant par Tarde, Tönnies ou Simmel, et donc au travers des réseaux nouant et différenciant la psycho-sociologie et la sociologie — « pure », « formelle » ou « formale », — se construisent la plupart des cadres d'appréhension et de pensée dans lesquels s'inscriront, via notamment l'Ecole de Chicago, les théorisations contemporaines de la communication, comme objet non réductible à sa définition médiatique et appelant du fait même une approche spécifique (voir déjà, sur ce point, Mattelart 1992).

Une seconde exigence de méthode réside en la mise en œuvre d'une double analyse de ces documents, à la fois externe et interne. Externe parce qu'il convient de porter au jour, telles qu'elles s'exercent sur le point de vue d'où ces textes s'éla-

borent, les contraintes structurelles propres à chaque champ concerné (suivant la démarche de Pierre Bourdieu). Lecture interne parce qu'il s'agit non seulement d'enregistrer des contenus manifestes, mais de capter le *sens social* qui les travaille en agissant sur les configurations dans lesquelles ils s'expriment (en déployant ici les ressources croisées de l'analyse sociale des structures rhétoriques que nous avons pratiquée dans de précédents travaux). Les configurations où apparaissent, par exemple et par excellence, les termes d'« information » ou de « communication » sont, à l'époque, des plus mobiles : tenir compte (et tirer sens) de cette mobilité reste la plus ferme garantie dont on puisse se prémunir contre les risques d'anachronisme ou de téléologie sémantiques auxquels ces mots-gigognes exposent.

Tel est, au reste, l'un de nos objectifs : saisir dans leur polyvalence, au moment où ils s'enfoncent dans le discours social, les mots et les thèmes-vecteurs dont la recherche en communication fera ses concepts et ses cadres d'appréhension. Et par là contribuer d'un point de vue socio-historique à cette « critique de la communication » que Lucien Sfez a conduite pour l'époque contemporaine. Car établir pour la période considérée la cartographie des discours dans et selon lesquels la « communication » s'est parlée et s'est pensée ne revient pas seulement à circonscrire tel moment daté d'une problématique ou d'une discipline.

Cela revient aussi à tenter de cerner, avant qu'ils ne s'éclipsent comme tels, les contours de la « forme symbolique » dans laquelle cette discipline et cette problématique sont aujourd'hui enveloppées.

### Références bibliographiques

- Breton Philippe, *L'utopie de la communication*, Paris, La Découverte, 1992.
- Carey James W., *Communication as Culture*, Boston, Unwin Hyman, 1989.
- Durand Pascal, *Le messenger du livre. Genèses de Mallarmé*, Thèse de doctorat en Arts et Sciences de la Communication, Université de Liège, 1994 et "Crise de presse. Le journalisme au péril du «reportage» (France, 1870-1890)", *Quaderni*, 24, automne 1994, pp. 123-151.
- Flichy Patrice, *Une histoire de la communication moderne*, Paris, La Découverte, 1991.
- Griset Pascal, *Les révolutions de la communication, XIXe-XXe siècles*, Paris, Hachette, 1991.
- Mattelart Armand, *La communication-monde*, Paris, La Découverte, 1992 et *L'invention de la communication*, Paris, La Découverte, 1994.
- Sfez Lucien, *Critique de la communication*, Paris, Seuil, 1988.